

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA FAMILLE

Publication hebdomadaire — de simple lecture —
destinée à la famille

F. A. BAILLAIRGE, Ptre

Directeur

Auquel doivent être adressées toutes communications
relatives à la revue et tous chèques et mandats-postes.

SOMMAIRE

Deux histoires vraies	F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre
Morale chrétienne	X.
Le bonheur de l'honnête homme	L'abbé Th. BLANC
Fantaisies	Rep.
Pensées choisies	X X X
La Seconde Mère	H. G.

Prix de l'abonnement : \$1.00 par an

Les abonnements datent du 1er Janvier

UN NUMERO, 2 CENTIMS

ON S'ABONNE A JOLIETTE P. Q. CANADA.

Je ne vois pas la LITTÉRATURE AU CANADA dans votre bibliothèque ! Le second volume paraîtra dans le courant de 1892 ; achetez 1890, si vous voulez avoir la série.

DÉCISION JUDICIAIRE CONCERNANT LES JOURNEAUX

Article 1. — Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre est responsable du paiement.

Article 2. — Toute personne qui renvoie un journal est tenu de PAYER TOUS LES ARRÉRAGES qu'elle doit sur l'abonnement, autrement l'éditeur peut continuer à lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas l'abonné est tenu de payer en outre le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

Article 3. — Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal est publié, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

Article 4. — Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les journaux à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve *prima facie* d'intention de fraude.

Avez-vous acheté la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché 50 cts, Relié 60 cts.

N. B. — L'abonnement à l'ÉTUDIANT est encore de 50 centins pour les écoliers, les religieuses et les institutrices.

A l'Œuvre et a l'Épreuve

PAR LAURE CONAN

—:):o(—

Roman historique. L'auteur a poli et repoli son ouvrage. Pensées nobles, sentiments délicats, expressions heureuses, couleur locale respectée, cœur humain bien rendu : voilà ce que l'on trouve dans ce volume.

En vente au bureau de l'ÉTUDIANT : 52 centins, franc de port.

NOUS TENONS A LA DISPOSITION DES AMATEURS :

Le COUVENT de 1886, broché.....	\$0.25
La FAMILLE de 1891, relié.....	1.10
La LITTÉRATURE au CANADA en 1890, reliure de luxe, franc de port.....	60
DICTIONNAIRE DES VERBES IRRÉGULIERS conjugués, broché, franc de port.....	25
COUPS DE CRAYON, par F. A. B., broché, franc de port.....	25

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

DEUX HISTOIRES VRAIES

A Montréal, sur la rue Notre-Dame, en face du No 3722, un gros chien, couché sur le trottoir, barre le passage.

A la vue de ce géant de la race canine, M. l'abbé L., vicaire à St-Henri, prend sagement le grand chemin, et, arrive sans encombre au presbytère.

Une jeune américaine suivait. Croyant faire mieux que Monsieur l'abbé, sous prétexte que *time is monney*, elle enjambe par dessus le bull-dog. Celui-ci, troublé dans son repos, se lève, et voici que mademoiselle est à cheval sur un chien !

Oh ! my, s'écrie-t-elle. Le bully qui s'appelait sans doute *maillo*, mécontent de voir ainsi malmené son nom, s'agit avec force, et menace de renverser mademoiselle. Heureusement pour elle qu'il y a là un poteau, de télégraphe auquel elle s'accroche, ce qui lui permet de garder l'équilibre et de descendre de cheval. Elle prend dès lors l'autre côté du chemin, bien décidée de regarder à l'avenir où elle mettrait les pieds.

Ce fait, nous apprend, qu'en pratique, la ligne droite n'est pas toujours le plus court chemin, d'un point à un autre.

On me racontait ces jours derniers un autre fait inédit.

M. l'abbé P., aujourd'hui curé de St-T. est averti que tel vieillard se meurt. Or ce vieillard était une espèce de suisse qui avait la religion en aversion et qui ne voulait plus voir le prêtre.

L'abbé P. eut la réception qu'il attendait : Pas de prêtre dans ma maison, je ne veux pas me confesser, allez-vous en. "

Les femmes et les enfants pleuraient dans la maison. L'abbé P. dépense tout ce qu'il a de douces paroles, mais en vain. " Sortez ", criait le malade. L'abbé, poussé à bout, lui dit net : " je ne sortirai pas, je veux voir mourir un damné, je n'ai pas encore vu un homme passer du lit de mort dans les mains du diable, je profite aujourd'hui de l'occasion. "

Le malade, cependant, pouvait durer assez longtemps, ce qui mettait le prêtre dans une position difficile.

Après quelques minutes, l'abbé T. P. se ravisant, dit au vieillard : " mon ami, je vais sortir, mais à une condition, c'est que vous aller répéter après moi la prière : *Souvenez-vous, o très pieuse Vierge Marie*.....

Le malade accepte, pour se débarrasser du prêtre. La prière récitée, l'abbé fit mettre une médaille au cou du malade et part, selon sa promesse. Il avait, à peine, fait quatre arpents qu'il entendit crier : " Monsieur le curé, Monsieur le curé, grand père veut se confesser.

Le *Souvenez-vous*, par la puissance de Marie, venait d'opérer un nouveau prodige. Le malade s'était trouvé tout transformé, il se confessa et mourut pénitent.

F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre

Tout ce qu'on dit faut le penser :
Il nest rien qui nous en dispense ;
Mais on peut bien se dispenser
De dire tout ce que l'on pense.

Soyons avare du temps ; c'est la seule avarice louable.

(La Famille.)

Que votre volonté soit faite aujourd'hui, ô mon Dieu, sans si, sans mais.

(Sainte Jeanne de Chantal.)

MORALE CHRÉTIENNE

CONSEIL D'UN JUGE DE PAIX

Un bon Juge de paix d'un des meilleurs cantons des Pyrénées, n'ayant, un jour d'audience, aucune affaire à traiter, ouvrit cependant les portes de la salle et plusieurs des personnes qui étaient sur la place y entrèrent, " Mes amis, leur dit-il, bien qu'il n'y ait aujourd'hui aucune affaire inscrite au rôle, cela me fait grand plaisir et vous fait beaucoup d'honneur. Si vous le voulez, je vais vous raconter un songe que j'ai eu la nuit dernière. — J'ai vu dans un village un géomètre qui, pour avoir du travail et gagner de l'argent, jetait partout la discorde. Les paysans, comprenant enfin qu'il était la cause de leurs guerres, résolurent de s'en défaire, et voici comment ils s'y prirent : " Il nous faut, dirent-ils, ne jamais l'employer ; il ne fera pas ses frais et il ira chercher fortune ailleurs. Ainsi, chacun de nous, au lieu d'empiéter sur la terre du voisin, nous resterons un demi-mètre en deçà de la ligne de démarcation. " Ce qui fut dit, fut fait ; et en six mois le géomètre fut obligé de déloger.

" Je me suis réveillé et je me suis dit : Tiens, je viens d'apprendre une bonne recette pour la paix. Oui, si chacun restait *un peu en deçà* de ce qu'il a le droit d'exiger, il n'y aurait plus ni procès, ni disputes.

" Puis, réfléchissant, je me suis dit aussi : Ce moyen a un frère encore plus puissant que lui pour produire la paix. Cet autre moyen consiste, quand on a un devoir à remplir, à aller *un peu au-delà* de ce que ce devoir exige, ce qui, en d'autres termes, s'appelle *faire une mesure avantageuse*. "

X.

Comme le nom de Dieu est un nom de père, il aurait honte, avec raison, de s'appeler notre Dieu, s'il ne pourvoyait à nos besoins.

(Bossuet.)

LE BONHEUR DE L'HONNÊTE HOMME

Un samedi, sur le soir, trois enfants, dont l'aîné avait à peine onze ans, se trouvaient sur une colline, attendant leur père, qui, dès le matin, s'était dirigé vers la montagne pour ramasser une charge de bois.

Un bruit sourd et prolongé leur fit tourner les regards vers le chemin, au contour duquel apparut un homme d'une forte stature ; après lui, apparurent deux magnifiques bœufs ornés d'un petit bosquet en miniature, dont les branches, en guise de panaches verdoyants, ondulaient sur les cornes recourbées. Derrière venait le char plein de fagots de bois.

— Père vient ! père vient ! crièrent les bambins, courant vers le chemin, comme s'ils se disputaient le prix de la course. Et c'était vrai. Et quel prix ! le premier baiser d'un père ! Si ce prix a de la valeur, qu'on nous le demande, à nous qui avons reçu le dernier.

Ce soir, comme tous les autres, le vainqueur, ce fut l'aîné ; les autres pauvres petits avaient les jambes trop courtes...aussi rarement pouvaient-ils s'emparer de l'aiguillon et s'en servir comme des hommes guidant les bœufs ; nous ne savons si c'est par la crainte d'être vivement pressés, ou par amour de la crèche, mais ce qui est certain, c'est que toujours ils précipitaient leurs pas pour se rendre à la chaumière. Le laboureur, après avoir baisé l'un après l'autre ses trois fils, abandonna l'aiguillon ou plutôt le donna à son aîné qui se plaça devant le char avec plus d'importance qu'un tombour-major à la tête de sa compagnie. Les deux autres le suivaient en guise d'adjudants. Cependant le bon Félix, laissant le véhicule derrière, s'avança vers la cabane, sur la porte de laquelle l'attendaient trois êtres non moins aimables et non moins aimés.

C'étaient sa femme et deux petites filles ; l'aînée était suspendue au tablier de sa mère ; à peine la pauvre enfant osait-elle faire un pas de peur de tomber ; l'autre souriait dans les bras maternels, avec sa tête blonde reposée sur le sein qui lui donnait sa nourriture.

Le bon Félix s'approcha d'elles. Il pressa dans ses mains calleuses celles de Thérèse, moins blanches, moins délicates que celles d'une dame, mais en échange beaucoup plus laborieuses.

Il baisa la plus petite et éleva dans ses bras la charmante Félicie, qui avait abandonné le tablier de sa mère pour se cramponner au pantalon de son père.

Pendant ce temps-là arriva le char, et chacun s'empressa de remplir sa tâche. Félix détacha les bœufs ; Joanillo, l'ainé des frères, s'occupa des harnais, Ignacio, le cadet, conduisit les bœufs à l'étable, et Blas-Marie, le plus jeune, l'aidait, tandis que Félicie, non contente de se coiffer du béret de son père, se plaçait dans sa large veste, dans la manche de laquelle elle se trouvait à merveille et en faisait un vêtement qui descendait jusqu'aux talons.

Félix, craignant que sa fille ne tombât, la prit dans ses bras de nouveau, et tous se dirigèrent vers la table.

Celle-ci se trouvait placée sous la treille qui servait de toit à la cabane ; une nappe rustique, mais très-propre la recouvrait à peine ; six couverts de buis qui, bien nettoyés, paraissaient neufs, deux vases de terre et trois gobelets de fer-blanc avec une grande jatte pleine de piquette, composaient la vaisselle. Le service consistait dans une vaste marmite de riz, avec morue, piments et tomates, d'où s'exhalait une odeur savoureuse qui attestait les talents culinaires de Thérèse ; un pain bis et pétri par cette dernière, composaient le souper qui fut absorbé en un clin d'œil. Quant à l'appétit, la famille guipuscaïenne pouvait défier la première famille allemande.

Cet heureux couple et ses cinq fils formaient un groupe animé et pittoresque, digne d'être reproduit sur la toile par le pinceau de Rubens.

Pendant longtemps, à une certaine distance, le contemplait un seigneur millionnaire, possesseur d'une villa voisine, où il avait coutume de passer l'été.

Attiré par les francs et joyeux éclats de rire du paysan, qui ne se lassait pas d'applaudir aux gentilleses de ses enfants, il s'approcha de la tonnelle et dit à Félix :

— Je suis surpris de vous voir de si bonne humeur.

— Pourquoi me parlez-vous ainsi ? demanda le bonhomme étonné, tant lui paraissait naturel le contentement qui débordait de son cœur noble et simple.

— Homme des champs, répartit le millionnaire, je vous parle ainsi, parce que je sais que les terres que vous cultivez ne vous appartiennent pas ; et si par suite de la sécheresse ou de toute autre cause, votre récolte était perdue, il vous faudrait toujours payer la rente, et franchement, mon ami, si je me voyais comme vous sans biens, sans fortune et chargé de famille, je vous avoue que j'aurais une humeur de tous les diables.

— Ne croyez pas cela, répondit l'honnête agriculteur. Il est vrai que je passe le jour à travailler, et que Dieu seul sait si je recueillerai ou non le fruit de mes labeurs. Mais j'ai confiance en Dieu, et je dis : — Celui qui revêt les lis de champs de leur éclatante parure et donne leur nourriture aux oiseaux, n'abandonnera pas mes enfants qui l'appellent leur Père ! Celui qui travaille selon ses forces et observe la loi de Dieu au sein du foyer domestique et en dehors, qui a une femme bonne comme la mienne et des enfants aussi joyeux et aussi bien portants que les nôtres, bénit du fond de son âme le Seigneur qui les lui a donnés, et goûte un bien-être que je n'échangerais pas contre toutes les richesses et tous les honneurs de la terre. Croyez-moi, M. le Marquis, dans l'accomplissement de notre devoir et dans le saint amour de la famille consiste le bonheur de l'honnête homme.

L'abbé TH. BLANC.

De Maistre disait : " Il suffirait d'enfermer un désir russe sous une place forte pour la faire sauter. " Un désir peut faire sauter une âme, et quelquefois une cervelle.

Si je préfère la vérité à tout, si je n'aime qu'elle, si je suis prêt à mourir pour elle, c'est à ma mère que je le dois.

(S. Aug.)

FANTAISIES

Mme de B... disait en parlant de son oncle, qui est aveugle, mais particulièrement avare :

— C'est singulier : si aveugle... et si regardant !

* * *

Calino est garçon épicier.

Son patron cherche partout le poids d'un kilo.

— Qu'en avez-vous fait ? demande-t-il au bon idiot.

— Je ne l'ai plus... Tout à l'heure, il est venu un client qui l'a emporté.

— Comment ça ?

— Oui, il m'a dit, quand j'ai eu pesé ses pruneaux : " Surtout, donnez-moi le poids. " Je le lui ai donné !

* * *

Dans les coulisses :

— Est-ce vrai, demanda une chanteuse de café-concert à son médecin, que les œufs frais éclaircissent la voix et favorisent l'émission des sons ?

— Sans aucun doute ; voyez les poules, dès qu'elles pondent, elles se mettent à chanter.

* * *

Le petit Jean récite sa leçon.

— Quels sont les éléments ?

— L'eau, la terre, l'air.

— Et puis ?

— Je ne sais plus.

— Voyons, vous savez bien, celui qui cause tant d'accidents ?

— Ah ! oui ! les chemins de fer.

* * *

Madame trouve Baptiste à la cuisine en train d'avalcr une énorme rasade de vin.

— Ne me grondez pas, madame c'est pour me remettre, car j'ai été bien émotionné, allez ; je viens de casser cette belle potiche du Japon à laquelle vous teniez tant !



Joli mot d'une femme d'esprit, qui avait gardé des grâces tardives, mais qui avait abdiqué toute coquetterie dès la quarantième année.

Un adorateur attardé la complimentait :

Vous êtes charmante, ce soir.

— Merci, mon ami ; seulement, autrefois on n'ajoutait pas :
ce soir.

REP.

PENSÉES CHOISIES

L'expérience personnelle coûte cher ; celle des autres, on peut l'avoir gratis, mais souvent on n'en veut pas.

On n'est riche que de ce que l'on donne, et pauvre seulement de ce qu'on refuse.

L'unique mesure d'aimer Dieu, c'est de l'aimer sans mesure.

(S. Aug.)

Dans la balance divine, pour le salut d'un peuple, un martyr pèse plus qu'un héros.

(Mgr Pie.)

Il n'y a pas de plus grand mal que le péché mortel ; car quelque regret qu'on ait de l'avoir commis, on n'est jamais certain à l'heure de la mort de l'avoir convenablement expié.

(S. Louis, roi.)

LA SECONDE MÈRE

XIII

(Suite)

Jaffé l'écoutait parfois, avec un air de momie égyptienne démaillotée, très ressemblant en de tels moments au roi Sésostris, plus récemment livré à l'appréciation des modernes ; cet air-là signifiait, chez le serviteur, une profondeur de critique dont Mme Brice, heureusement, ne se doutait pas. Au fond, Jaffé connaissait parfaitement l'origine des défauts de son jeune maître ; il les avait vus naître et se développer, il en avait été jadis la victime ou le témoin, et il aurait pu dire sans hésitation en quelle circonstance s'était manifestée pour la première fois telle disposition qui, réprimée sur-le-champ, se fût évanouie, et qui, aujourd'hui, prenait des proportions inquiétantes.

En ce jour de la première communion d'Yveline, chacun, en apparence, ne songeait qu'à se réjouir. Edme pourtant avait son idée, longuement mûrie, et l'occasion lui semblant tout à faire favorable, il en profita.

Parmi ses griefs contre les choses ou les personnes, il en avait un tout particulier contre Mme de la Rouveraye.

— C'est la grand'maman d'Yveline, avait-il dit plus d'une fois à Odile, ce n'est pas la mienne. On dirait que je ne lui suis rien, parce que c'est à mon père que je ressemble ! Grand'mère Brice est joliment plus raisonnable. Je ne dis pas que dans son cœur elle ne me préfère pas, mais elle fait toujours à Yveline d'aussi beaux cadeaux qu'à moi, et elle l'embrasse tout autant quand elle est là ; ma sœur est très heureuse, elle a deux grand'mères, et je n'en ai qu'une !

Cette gourmandise d'affection, ce besoin d'être non seulement aimé, mais choyé, inquiétait Odile, qui savait combien la vie, en général, est chiche de caresses. Elle reprit douc l'enfant avec douceur, et un jour qu'il revenait à la charge avec un peu d'aigreur :

— Tu n'es pas juste, Edme, lui dit-elle sans mélancolie : est-ce que mon amitié ne peut pas te consoler d'un peu de froid de la part de ton autre grand'mère ?

— Oh ! vous, maman, vous êtes un ange ! s'écria le jeune garçon en lui sautant au cou.

Cette réflexion et d'autres analogues l'avaient amené à prendre en grippe sa grand'mère maternelle, qui se donnait bien peu de mal, il faut en convenir, pour se faire chérir de lui. Aussi Edme, jaloux de son naturel, malicieux par habitude et par goût, se faisait-il une véritable fête des sentiments désagréables qu'amènerait chez l'indifférente Mme de la Rouveraye la nécessité toujours éludée jusque-là de mettre Yveline au couvent.

Moitié par persuasion, moitié par cette force d'inertie que son gendre se reconnaissait impuissant à combattre, elle avait obtenu de garder Yveline jusqu'à la première communion. Toute l'adresse de la bonne dame, tout un arsenal de ruses diplomatiques avaient alors été mis en jeu pour retarder cet événement.

L'âge de la petite fille fut d'abord allégué. Elle n'avait que onze ans, et elle avait grandi si vite ! On ne pouvait pas la fatiguer avec des leçons aussi importantes au moment de cette croissance exceptionnelle. L'année suivante, un léger rhume interrompit le catéchisme à l'entrée du carême, et Yveline, bon gré, mal gré, dut garder la maison assez longtemps pour que son instruction religieuse ne fut pas complétée en temps opportun.

Mais la fillette allait avoir treize ans ; on ne pouvait plus retarder davantage : Richard annonça très tranquillement à sa belle-mère que si quelque obstacle se présentait encore, il était décidé sans plus tarder à faire entrer sa fille au couvent, où les rhumes ne seraient pas des causes d'exclusion. Il fallut se résigner ; Mme de la Rouveraye vint s'établir à Paris, et la grande cérémonie eut lieu.

— Grand'maman, dit Edme, cela va bien vous ennuyer de vous séparer de ma sœur ?

Il reçut sans sourciller le regard plein de reproches de son père, d'Odile et de Mme Brice. Chacun savait que c'était le

point sensible, le danger des entretiens ; quelle idée, quel manque de tact chez ce garçon, d'ordinaire bien élevé ! Mais depuis qu'il avait atteint sa dix-huitième année, il était d'un commerce si épineux !

— C'est vrai ! répondit froidement Mme de la Rouveraye. Pourquoi me demandes-tu cela ? Tu dois le savoir, depuis le temps qu'on en parle.

— C'était pour savoir si c'était réellement vrai, grand'maman, répondit le jeune homme avec une correction de manières parfaite. Eh bien ! sceurette, tu vas goûter de l'internat. C'est moins dût aux Oiseaux qu'au lycée, je le suppose du moins, mais c'est pourtant moins agréable que la maison de grand'maman.

— Edme, dit doucement Odile, pourquoi chagriner ta sœur en un jour pareil ?

— Je ne vois pas qu'il y ait là rien de chagrinant ? repartit Edme avec une moquerie intérieure qu'Odile avait appris à reconnaître sous une apparente politesse. Il faut qu'on passe par là, j'y ai passé, tout le monde...

— Tu me ferais parfois regretter de ne pas t'avoir laissé interne, mon fils, dit Richard sévèrement : je crois que le régime de la maison paternelle est trop bénin pour toi...

On se leva de table sur cet incident, et personne n'y fit plus allusion, mais le père avait été blessé. Ses rapports très tendus avec sa belle-mère le rendaient désireux d'éviter non seulement toute taquinerie, mais tout choc inutile, et rien ne pouvait lui déplaire plus qu'une semblable agression. Le lendemain, il prit son fils à part et lui adressa des observations justes, mais peut-être un peu trop sévères.

Le tempérament fougueux d'Edme lui rendait tout reproche très douloureux ; de plus, il savait que son père, en cette circonstance, parlait non plus d'un principe de morale, mais d'un point de vue purement extérieur et mondain. Le jeune homme méprisait la diplomatie et les compromis, comme on le fait souvent à son âge ; il estimait la droiture et la franchise au-dessus de toutes choses, disposé à mettre en action ses théories avec

une brutalité non mitigée. Une réplique dans ce sens qu'il fit à son père, où la critique n'était pas intentionnelle, mais résultait de son état d'esprit, lui attira la plus verte semonce qu'il eût jamais reçue.

— J'ai été trop bon, dit Richard en terminant ; votre grand-mère vous a gâté, votre mère Odile a été d'une indulgence dont vous devriez rougir, car vous n'en êtes pas digne ; mais, par bonheur, le mal n'est pas sans remède ; la discipline militaire viendra réparer les fautes de votre éducation ; quand vous serez à Saint-Cyr, vous devrez supporter les observations sans réplique...

Richard s'était arrêté, laissant sa pensée incomplète.

— Je n'y suis pas encore, repartit le jeune homme, sans intention de bravade, peut-être, mais d'un ton de dépit.

Richard regarda son fils et lui dit simplement :

— Sortez,

Edme obéit et s'en fut de lui-même se mettre aux arrêts dans sa chambre.

XIV

Éliminant volontairement Mme Brice, qui l'eût blâmé de tout point, tout en censurant le jeune homme, Richard tint conseil avec sa femme.

La circonstance n'eût pas eu cette gravité exceptionnelle si elle se fût présentée pour la première fois, et si Edme eût été dans de bonnes conditions d'étude. Malheureusement, toutes ses classes s'étaient ressenties du manque de direction primitif, et son éducation était pleine de trous. Quand il se trouvait en humeur de travail, il prenait facilement la tête de la classe, à la grande indignation de ses camarades, et même des professeurs, qui voyaient avec humeur ce vainqueur intermittent couper l'herbe sous le pied à des élèves consciencieux qui travaillaient bien toute l'année. Mais d'ordinaire, il était à une place très médiocre.

La vie qu'Elme menait chez son père, tout en suivant ses

cours, était donc souvent orageuse. Depuis qu'il faisait une classe spéciale surtout, il s'apercevait combien ces accès de paresse et de mauvais vouloir lui avaient créé de difficultés ; une volonté bien arrêtée eût franchi ces obstacles ; un peu de travail supplémentaire pendant les congés et les vacances aurait comblé les lacunes qu'il reconnaissait ; mais il aurait fallu vouloir, et Edme n'était pas habitué à se livrer bataille à lui-même. Il se contentait d'être presque toujours de mauvaise humeur, mécontent de lui-même et par conséquent de l'univers entier, toujours à l'exception de sa mère Odile, comme il l'appelait, depuis que le mot maman lui semblait trop enfantin.

— Eh bien, qu'en pensez-vous ? dit Richard, lorsqu'il eut exposé à sa femme tout ce qu'il avait dans l'esprit.

— Je pense, mon ami, répondit la jeune femme, que nous devons pardonner quelque chose à une nature très personnelle, pleine de qualités éminentes, d'une générosité exceptionnelle, entre autres, mais qui n'a pas été dirigée...

— Eh ! s'écria Richard, est-ce ma faute, si elle n'a pas été dirigée comme il l'eût fallu ? N'ai-je point passé des années à déplorer... mais à quoi bon revenir là-dessus ? Vous avez conquis le cœur de ma mère, Odile, vous l'avez conquis à ce point qu'elle vous est plus dévouée qu'à moi-même... Je ne m'en plains pas, assurément ; mais avouez qu'il est un peu dur pour un homme qui a perdu en quelque sorte ses droits sur son fils à cause de sa femme, de se voir blâmé par sa mère parce qu'il est impuissant à réparer le mal qui a été fait malgré lui ! Et vous-même, toujours louée, toujours admirée, à présent, par le fils et par la grand'mère, allez-vous aussi me faire reproche de ce que je n'ai pu empêcher ?

Aigri par les difficultés de la politique et de la vie de famille, Richard avait outrepassé de beaucoup sa pensée ; il s'aperçut aussitôt de ce que ces paroles pouvaient offrir de blessant pour sa femme, et il ajouta :

— Pardonnez à un homme véritablement surmené et qui ne sait où donner de la tête. Ma fille nous échappe, je le crains, à tout jamais, et mon fils ne semble plus ni m'aimer ni me

comprendre ! En de telles circonstances, Odile, je viens chercher en vous le repos et la consolation que j'y ai trouvés jusqu'ici... Vous me parlez de direction ! j'ai eu tort de m'emporter, et vous êtes trop bonne pour m'en vouloir ?

Il lui baisait la main avec tendresse en la regardant, avec le regard fidèle des jours de jeunesse. Ce regard rappelait à Odile tant de choses passées, amères et douces, qu'elle eût voulu pouvoir détourner le sien afin de dérober à son mari les larmes qu'elle sentait monter. Elle se contenta de lui sourire, et il essuya d'un geste affectueux les pleurs qui mouillaient les longs cils de sa femme.

— Quoi qu'il arrive, dit-il, nous nous aimerons toujours, Odile ! Nous avons partagé ensemble trop de douleurs et trop de joies pour que notre affection puisse être jamais affaiblie. Le croyez-vous ?

Elle voulait le croire, et elle le rassura.

— Que faut-il faire, alors ? reprit Richard ; entre Edme ingouvernable et Yveline qui nous devient de plus en plus étrangère, comment diriger votre barque ?

Odile réfléchissait. Tout à coup, un sourire presque malicieux éclaira son beau visage grave.

— Vous voulez un conseil ? dit-elle. Rappelez-vous que vous l'avez demandé ; si bizarre qu'il vous paraisse, vous engagez-vous à le suivre ?

— S'il n'est que bizarre, sans doute... Voyons ?

— Il faut... ne bondissez pas, je vous prie ! il faut que nous passions les vacances à la Rouveraye.

— A la Rouveraye ? s'écria Richard, complètement bouleversé. Dans la gueule du loup ?

— Au cœur de la place, mon ami, ce qui n'est point la même chose.

— Avec Edme ?

— Certainement.

— Pour que Mme de la Rouveraye soit témoin de nos difficultés intérieures, pour qu'elle triomphe en voyant combien ce garçon nous donne de mal ?

— Pour qu'Edme soit en contact journalier avec sa sœur qu'il connaît à peine, avec laquelle il n'a jamais pu échanger deux mots d'intimité fraternelle ; pour qu'il soit régi extérieurement par la discipline d'une maison qui n'est ni le lycée ni la maison paternelle ; pour qu'il échappe totalement aux observations de sa grand'mère Brice, qui ont le don spécial de l'exaspérer...

— Ingrat enfant ! murmura Richard.

— Non, pas ingrat, plaida doucement Odile, mais aigri... vous venez d'avouer que vous l'êtes, Richard, vous qui connaissez la vie, et qui êtes si fort au-dessus des autres hommes...

Brice eut beau regarder sa femme d'un air de reproche amical pour protester de sa modestie, il n'en ressentit pas moins très profondément la douceur de la louange.

— Et vous voudriez, continua-t-elle, que cet enfant ne fût pas sensible à ces reproches, fondés assurément, mais d'autant plus pénibles que, dans son enfance, il n'a point été accoutumé à en entendre sortir de cette bouche ?

— Vous parlez d'or, Odile, dit Richard en souriant. Que n'êtes-vous avocat ? Vous auriez gagné toutes les causes ! Mais nous installer à la Rouveraye... D'abord, ce sera pour vous un supplice intolérable...

— Pourquoi ?

— Mme de la Rouveraye possède à la perfection l'art exquis d'enfoncer les épingles au bon endroit, et vous êtes une pelote à souhait...

— N'ayez aucune crainte à cette égard ; il n'y a point d'épingles pour moi dans l'arsenal de cette charmante femme. Savez-vous, Richard, qu'elle serait la plus aimable personne du monde à fréquenter, si elle n'était point la grand'mère d'Yveline ?

— Je vous l'accorde ! J'ai si longtemps pensé de même ! Mais le plus difficile, et vous n'avez pas l'air de vous en douter c'est de nous faire inviter à la Rouveraye.

— C'est extrêmement simple. Vous invitez Mme de la Rouveraye à venir passer l'été aux Pignons avec Yveline. Elle

a horreur du déplacement ; mais, même sans cela, elle refuserait certainement de vivre neuf mois sous le même toit que Mme Brice ; vous savez que ces dames ne sont plus tout à fait aussi liées qu'autrefois ?

— Même autrefois, dit Richard en riant, alors qu'elles s'adoraient, elles n'ont jamais pu passer plus de vingt-quatre heures l'une chez l'autre ! Voyons la suite de votre plan ?

— Nous invitons, on nous refuse : vous insistez, affirmant qu'il est indispensable que les enfants fassent connaissance d'une façon sérieuse ; par délicatesse, vous offrez de laisser Edme tout seul avec sa sœur, afin de ne pas imposer notre présence.

— J'entends d'ici le cri d'horreur de la grand'maman ! fit Richard, très amusé.

— Alors, avec une bonté parfaite, vous consentez à vous charger de surveiller votre fils ; Mme de la Rouveraye, qui est la politesse même, vous invite aussi, naturellement ; vous acceptez pour nous deux...

— Dont elle enrage, conclut Richard ; mais comme elle est la politesse incarnée, il n'y a plus moyen de s'en dédire !

— Et votre fille s'attache à vous, mon ami, dit Odile avec un sourire grave et une orgueilleuse tendresse, car il n'est pas possible de rester avec vous sans vous aimer. Ah ! Richard, le jour où elle ira à vous d'elle-même pour vous passer le bras autour du cou et vous conter un secret, il n'y aura pas au monde une femme aussi heureuse que moi !

Ce plan devait recevoir son application. Tout se passa comme Odile l'avait prévu. Mme de la Rouveraye, furieuse, mais trop bien élevée pour en rien témoigner, fit préparer un appartement pour M. et Mme Richard ; Mme Brice, mère, invitée, avait refusé de quitter les Pignons, alléguant le voisinage qui lui permettrait de voir ses enfants tous les jours si elle le désirait.

(A CONTINUER)

Traité classique d'Economie Politique

PAR F.-A. BAILLAIRGÉ

— (0) —

320 pages, belle reliure, l'exemplaire 75 centims.

En vente, au Collège Joliette, dès samedi, 4 juin.

Achetez la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché, 50 centims relié 60 centims, franc de port. Hâtez-vous, car on n'a imprimé que 620 exemplaires. Adressez-vous au directeur de la FAMILLE.

Madame Théo, 102 rue Cherrier, Montréal, cire les fleurs naturelles, travaille les ornements d'église, enseigne la dentelle au carreau, Valenciennes, Mâlines e Duchesse. Visite sollicitée.

Prime offerte aux abonnés de la FAMILLE

Comme nous l'avons annoncé, les ENGLISH HOMONYMS et les HOMONYMES FRANÇAIS, du même auteur, se vendent, l'exemplaire broché 30 centims, relié 50 centims.

Jusqu'à nouvel ordre, qu'on se le dise, il y aura pour chacun de ces deux volumes une réduction de 50 pour cent pour les abonnés de la FAMILLE.

C'est-à-dire que les abonnés de la FAMILLE peuvent avoir l'exemplaire broché pour 15 centims, et l'exemplaire relié pour 25 centims, franc de port.

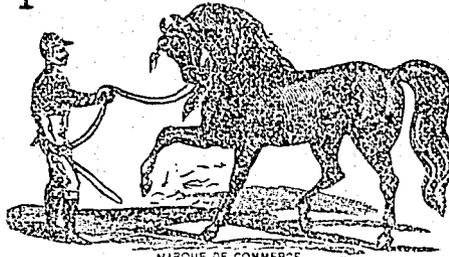
S'adresser à F. A. Baillaigé, Ptre.

P. S. — Les premiers venus seront les premiers servis.

Attention !!

N'oubliez point que les abonnés de l'ETUDIANT peuvent avoir les HOMONYMES FRANÇAIS de Chs Baillaigé pour 15 centims, et le ENGLISH HOMONYMS du même auteur, pour le même prix.

Spécifique du Professeur VINK



REMEDE PAR EXCELLENCE CONTRE LA TOUX, la GOURME, l'ÉPIZOOTIE chez le cheval

Employé depuis près de 25 ans aux États-Unis et au Canada avec un immense succès.

Lors des ravages de l'Épizootie en 1872, nombre de chevaux n'échappèrent au terrible fléau que grâce au SPÉCIFIQUE DE VINK. Chose remarquable, les chevaux auxquels on administra le SPÉCIFIQUE recouvraient une santé parfaite, ne conservant aucun reliquat de la maladie.

Le SPÉCIFIQUE DE VINK est aussi reconnu comme la meilleure préparation que l'on puisse employer pour purifier le sang des Chevaux et des Bestiaux. Sous son influence l'appétit perdu revient promptement, le poil devient luisant et la santé de l'animal ne tarde pas à s'améliorer.

Des témoignages nombreux de VÉTÉRINAIRES et autres, attestent la haute valeur du SPÉCIFIQUE DE VINK, dont la réputation maintenant est à l'abri de toute atteinte.

En vente chez tous les Pharmaciens et Marchands.

PRIX: 75 Cts LE GROS PAQUET,